Ana O'Ridge

En VERT et contre toux

Petits crimes du bout du monde

-1-

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'autrice, et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait totalement fortuite.

Les erreurs qui peuvent subsister sont le fait de l'autrice.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'autrice.

Couverture : Kroc.ii (@kroc.ii)
Corrections : Fanny Geraldes

ISBN : 979-1-04242-034-5

E-mail : contact@anaoridge.com
Site web : www.anaoridge.com
Instagram, FB, TikTok : @anaoridge

Dépôt légal : août 2024

1.

— Une Phare-fadet et une Phare-felue, annonçai-je d'un ton enjoué.

Je déposai deux assiettes copieuses devant le couple attablé dans un coin de la crêperie.

— Très bon appétit à vous !

Les deux clients me remercièrent et me sourirent poliment, mais alors que je montai, bloc-notes à la main, l'escalier en bois de la mezzanine, je les vis du coin de l'œil échanger leurs plats.

Oups.

Je n'avais pas réussi à retenir qui avait commandé quoi. La faute à ma mémoire de poisson rouge. J'eus des sueurs froides en arrivant à la table de dix installée à l'étage. Cela ne faisait que quelques jours que je servais à la crêperie Au Phare Ouest, et le moins qu'on puisse dire, c'était que j'avais encore beaucoup à apprendre.

En même temps, servir des crêpes n'avait rien à voir avec ma formation initiale. Mon métier consistait à passer mes journées derrière un écran d'ordinateur à

mettre en place des stratégies de communication digitale. Enfin mon *ancien* métier. Après huit années passées dans la même entreprise, j'avais encore du mal à réaliser que c'était terminé. Ma démission ne remontait qu'à quelques semaines. C'était encore très frais. Mais j'avais l'impression d'avoir fait le tour de mon métier. Je n'en pouvais plus d'être assise à un bureau à longueur de journée, sans voir personne. Le télétravail avait eu raison de moi.

Le temps de souffler et d'y voir plus clair, j'avais donc quitté la région toulousaine pour faire la saison en Bretagne. Et ce n'était pas exactement par hasard.

— Mademoiselle ?

Au ton du client, je compris que ce n'était pas la première fois qu'il m'interpelait. La table de dix sur la mezzanine me dévisageait, entre regards inquiets et goguenards.

— Euh, oui, pardon, j'étais…

— Qu'est-ce que c'est que le lait ribot ? me demanda l'homme en me montrant une ligne sur la carte des boissons.

En bonne Bretonne, je n'eus aucune difficulté à l'éclairer sur ce breuvage 100 % local. Je répondis avec assurance :

— C'est du lait fermenté. Riche en bactéries.

— Du lait fermenté plein de bactéries ? s'épouvanta une femme blond platine tirée à quatre épingles, en

portant ses mains à sa bouche.

Oups. Moi qui travaillais pourtant dans la communication, je n'avais visiblement pas choisi les bons termes pour vendre mon produit. Je m'empressai donc de rectifier :

— Oui, mais ce sont de bonnes bactéries, très appréciées par notre flore intestinale.

La femme semblait toujours horrifiée et chuchotait à sa voisine de table en ouvrant de grands yeux. Je me résolus alors à sortir ma casquette de marketeuse aguerrie et débitai sur le ton d'une publicité :

— C'est un lait facile à digérer qui fait office de probiotique naturel et est adapté aux personnes intolérantes au lactose.

Les yeux de la femme s'illuminèrent alors.

— Ah ! Mais il fallait le dire tout de suite !

C'est ce que j'ai fait… Non ?

— Je suis justement intolérante au lactose.

Je lui adressai un sourire forcé en griffonnant « 1 lait ribot » sur mon bloc-notes assorti du joli petit dessin d'une tête de mort.

— Et pour les autres, ce sera quoi ? demandai-je au reste du groupe.

Une cacophonie de commandes s'éleva alors, et je me demandais comment j'allais faire pour m'en sortir.

C’était la première fois que je servais une table aussi nombreuse.

Le gribouillis de tête de mort me donna alors une idée. Je griffonnai à la hâte un plan de la table et j’indiquai la commande de chacun à la bonne place. Quand on n’avait pas de mémoire… il fallait savoir ruser.

— Je reviens tout de suite ! lançai-je, satisfaite de mon stratagème.

Puis je dévalai les marches quatre à quatre. Carnet à la main, je passai sous la mezzanine et poussai la porte battante donnant sur la cuisine, tout en longueur.

Je marquai un temps d’arrêt en pénétrant dans le cœur battant de la crêperie, humant avec nostalgie la douce odeur de fleur d’oranger qui me rappelait ma jeunesse. J’avais l’impression d’avoir mis les pieds au cœur d’un sanctuaire, resté inchangé depuis des générations. Les murs, imprégnés de l’âme des pierres anciennes, étaient ornés de vieilles étagères en bois où reposaient des ustensiles d’époque. Des pots en grès contenaient des confitures maison et des sauces concoctées avec amour. Des herbes séchées suspendues au plafond diffusaient un parfum champêtre qui se mêlait à l’odeur réconfortante du beurre salé en train de grésiller sur la crêpe dessert. Sur la gauche, une porte en bois massif donnait sur la réserve, un lieu mystérieux où reposaient les précieuses bouteilles de

cidre artisanal et où s'alignaient les sacs de farine de froment ou de blé noir. Contre le mur du fond, un épais plan de travail accueillait une batterie de *bilig*, ces crêpières en fonte noircies par le temps, sur lesquelles des milliers de crêpes avaient été préparées avec amour.

Et, s'affairant devant, dans son tablier assorti à ses cheveux cuivrés se trouvait la gardienne des traditions… Ma grand-mère. À soixante-quinze ans, elle n'était pas pressée de raccrocher le tablier. La retraite ? Très peu pour elle.

Je la regardai verser d'une main experte la pâte. Une fumée blanche s'éleva de la plaque chaude, me ramenant instantanément en enfance.

Ma grand-mère préparait des crêpes depuis qu'elle avait l'âge de dire « *bilig* » – ou plus sérieusement, de tenir une louche. J'avais quant à moi quasiment grandi à la crêperie, y passant tous mes mercredis après-midi, quand je n'étais pas à l'école et que mes parents étaient au travail. Assise à une table, un peu à l'écart des clients, je faisais vivre des vies mouvementées à mes poupées en m'inspirant de ce que je voyais autour de moi. J'avais toujours adoré regarder les gens, imaginer leurs vies. Curiosité naturelle, probablement. Trait de caractère qui ne s'était pas estompé avec l'âge, bien au contraire.

Et quand je n'étais pas en salle, mais que ma grand-mère me tolérait en cuisine, je me faisais des frayeurs

dans la réserve ou chapardais des morceaux de crêpes à son insu.

Je tendis la main vers le bol d'olives noires – certains réflexes avaient la vie dure –, mais ma grand-mère me donna un petit coup de spatule sur la main.

— Non mais quelle *gouelle*, celle-là !

Malgré son ton sévère, la malice pétillait comme à l'accoutumée dans ses yeux d'un bleu glacier dont j'avais hérité.

— Tu n'as pas des clients à servir, *ma merc'h* ?

Avant de retourner en salle, je me recoiffai, refaisant à la hâte mon éternelle queue de cheval brune. Ma grand-mère passait son temps à déplorer que je porte tout le temps une *cuche*, estimant que j'avais « de si jolies boucles ». Mais sérieusement, qui avait envie de devoir passer un premier shampoing pour on ne savait trop quoi à part gaspiller de l'argent, puis un second shampoing pour « sublimer » les boucles et enfin un après-shampoing visqueux, seul moyen de faire passer la brosse à poney au milieu de ce qui s'apparentait parfois à des dreadlocks ? Je laissais les diktats de la mode aux autres. Ma *cuche* avait encore de beaux jours devant elle.

Et en matière capillaire, ma grand-mère était mal placée pour me critiquer. Elle s'obstinait à affirmer qu'elle avait les cheveux « cuivrés » – une atténuation qui aurait fait honneur à nos cousins grands bretons et à

leur goût pour la litote. Mais à un moment donné, il fallait appeler un chat un chat. Ma grand-mère avait les cheveux rouges. Un point c'était tout.

Sentant son regard brûlant dans mon dos, je m'empressai de remplir un plateau avec les boissons pour la table de dix, me servant dans le frigo vitré placé dans un coin de la cuisine. Puis, à pas lents pour ne rien faire tomber, je poussai la porte battante et rejoignis la salle.

Il était agréable de travailler dans un tel cadre. Ça me changeait de ma chambre dans mon petit appartement toulousain où j'exerçais depuis que mon entreprise était passée 100 % en télétravail.

La crêperie se situait dans un magnifique bâtiment en pierre grise datant du XVIIe siècle. L'entrée ne se faisait pas par la rue principale du petit bourg de Kerignac, dans le Finistère, mais par une ruelle perpendiculaire. La petite porte d'entrée au charme suranné contribuait d'emblée à créer une atmosphère particulière. Dès l'entrée du Phare Ouest, on avait l'impression de pénétrer dans un autre univers. Ma petite taille me permettait de passer la porte sans souci, mais il avait fallu mettre un panneau incitant les clients les plus grands à baisser la tête.

Dépourvue de fenêtres, la crêperie présentait pour toute ouverture une grande vitre en demi-cercle à l'encadrement noir qui donnait sur la rue principale.

Son sol en pierre et ses poutres apparentes avaient su préserver le cachet d'antan. Une immense cheminée en pierre s'étalait sur l'intégralité du mur du fond, que l'on allumait au plus froid de l'année. En ce mois de mai, ce n'était pas nécessaire.

C'était un peu comme si la crêperie et le village étaient restés figés dans le temps.

Rien ne sortait jamais de l'ordinaire à Kerignac.

Mais les choses étaient sur le point de changer.

2.

Je jetai un œil à la salle déserte, épuisée, mais satisfaite. Nous avions assuré pour le premier week-end de la saison.

Nous étions en mai, et en plus des ponts, c'était un mois chargé en événements familiaux comme les mariages et les communions. Plusieurs groupes importants avaient réservé des tables au Phare Ouest pour l'occasion. Et tous les clients étaient rentrés chez eux le sourire aux lèvres.

Les tables étaient dressées pour le lendemain midi. Il était temps de s'offrir une bonne nuit de sommeil bien méritée.

Une bourrasque m'accueillit lorsque je passai la petite porte donnant sur la ruelle. Le contraste était saisissant avec la chaleur des *bilig* en cuisine et de la salle réchauffée par les clients, et la différence de température m'arracha un frisson.

Je laissai ma grand-mère pester contre la serrure

récalcitrante, comme tous les soirs – « *Gast* ! Celle-ci est coincée ! ». Je fis quant à moi quelques pas pour rejoindre la rue principale moins ventée, manquant de déraper sur les pavés humides.

Je levai la tête vers le ciel et quelques gouttes tombèrent sur mes lunettes, m'arrachant une grimace. L'enseigne en fer forgé Au Phare Ouest, en lettres dorées, se balançait dangereusement, éclairée par les réverbères à l'ancienne. La bâtisse ancienne en pierres de taille qui abritait la crêperie en imposait, même de nuit et à travers un rideau d'eau.

Quand ma grand-mère s'approcha, je lui lançai :

— Fais attention, mamé, j'ai failli glisser sur les pavés à cause de la pluie.

Elle mit les poings sur les hanches, outrée.

— De la pluie, tu dis ? C'est juste un petit crachin, que c'est ! T'es pas en suc' quand même !

Les lunettes constellées de gouttes, je souris.

Tout comme les Inuits avaient des centaines de mots pour désigner la neige, les Bretons avaient une flopée de termes pour faire référence à la pluie : « il pleuviote seulement », « c'est que de la bruine », etc.

À la différence près qu'un Inuit ne renierait pas qu'il neigeait chez lui, alors que les Bretons et la pluie… c'était une relation amour/haine très particulière.

Combien de fois avais-je vu des retraités discuter par

une soirée venteuse, souvent tête nue sous la pluie, à grand renfort de « Il a fait beau aujourd'hui ! ». Et l'autre de renchérir « Y'a pas eu une goutte ! ».

J'avais fini par comprendre la subtilité du lexique. Les Bretons avaient en fait inventé tout un tas de termes pour *ne pas admettre* qu'il pleuvait.

Le retour à mon climat natal était rude. En ce mois de mai, j'imaginais les terrasses bondées du Capitole, les pelouses des berges de la Garonne assaillies de gens de tous âges venus pique-niquer au soleil… tout en essuyant mes lunettes trempées avec mon t-shirt.

Une fois mes carreaux nettoyés, je dus admettre que niveau cadre, je n'étais pas trop mal lotie non plus. Le petit village de Kerignac avait un véritable cachet, avec ses maisons en granit remontant parfois au XVe siècle et son architecture préservée. Nous traversâmes la place principale, bordée d'échoppes de petits artisans et producteurs – distillerie, fabrique de savons, artisans du cuir – avec son joli petit puits où les habitants allaient chercher l'eau dans le temps. Les réverbères, véritable ode à la ferronnerie d'art, nimbaient le village d'une lueur éthérée et presque irréelle. Il nous fallut une dizaine de minutes pour rejoindre la maison de ma grand-mère, de l'autre côté du village, là où les pavés cédaient la place à l'herbe.

Lorsqu'elle poussa la porte de l'ancien corps de ferme restauré, nous fûmes accueillies par un bruit qui

résonna dans la cuisine par laquelle nous entrions toujours. La porte d'entrée était, elle, réservée aux invités.

Honk ! Honk !

Une petite boule de poils noire me fonça droit dessus et se mit à décrire des cercles effrénés autour de mes jambes. Mon lapin bélier se dressa sur ses pattes arrière, tel un suricate. C'était ce qui lui avait valu son nom.

— Coucou Suri ! dis-je en me penchant et en grattant le sommet de sa petite tête toute douce. Mais oui, tu vas avoir à manger.

Après avoir pendu son ciré rouge à un crochet initialement prévu pour les torchons, mais qui avait changé d'usage au fil des décennies, ma grand-mère se retourna et me demanda :

— Encore ? Mais tu ne lui as pas déjà donné ses légumes avant de partir, à ta souris ?

Le nom de mon lapin se prononçait à la japonaise, « souri », et ma grand-mère avait décidé de le transformer en un terme qu'elle connaissait. Et encore, je pouvais m'estimer heureuse qu'elle ne lui ait pas trouvé un surnom breton. Je me demandais en quel animal elle l'aurait métamorphosé.

— Si, mais là, c'est l'heure du foin, mamé.

— Quelle *gouelle*, cette bestiole !

Au moins, il a un trait de caractère en commun avec sa maîtresse, souris-je en me rendant dans le salon, mon lapin sur les talons.

Ma grand-mère trouvait que j'étais beaucoup trop gaga avec lui. Le matin, il avait ses graines, à midi une première portion de légumes, le soir une autre ration identique et avant de se coucher, une bonne dose de foin, pour ses dents.

— À l'époque, on avait des lapins, et on leur donnait les restes. Ils ne s'en portaient pas plus mal.

La différence, c'est qu'à la ferme, on élevait les lapins dans des clapiers pour ensuite les manger.

Mais je m'abstins de faire ce commentaire à haute voix. J'arrachai une bonne poignée de foin à un sac et la fourrai dans la cage de Suri, installée dans un coin de la pièce. Elle était ouverte en permanence, car l'idée d'enfermer un animal me rendait malade. S'il était en liberté la journée, c'était là qu'il aimait se blottir la nuit, ou aller manger son foin. Il se précipita à l'intérieur, exprimant sa satisfaction à grand renfort de *Honk honk*.

— Je vais me préparer pour la nuit ! lança ma grand-mère.

— D'accord, mamé, préviens-moi quand la salle d'eau est libre.

Je m'affalai sur le canapé recouvert d'une épaisse house verte à motifs floraux. C'était la spécialité de ma grand-mère. Enrouler tous les meubles dans diverses

étoffes aux teintes… colorées. Il n'y avait qu'à voir les fauteuils fuchsia qui entouraient le canapé.

De toute beauté.

Face à la télé éteinte, j'observai ma petite boule de poils se délecter de ce foin tout frais. Il me tournait le dos et je souris devant son petit pompon blanc. Suri était noir, avec le ventre blanc, et la nuque rousse. C'était ce qu'on appelait un pelage « loutre » chez les lapins. Un *lapin bélier* baptisé « *souris* », avec un pelage « *loutre* » et qui faisait un bruit de grosse *mouche*. Niveau bestiaire, on n'était pas mal.

Je sentis mon cœur fondre en entendant ses petites dents s'affairer sur les brins.

Ce n'était pas moi qui avais choisi Suri, mais il s'était tout de suite fait une place dans mon cœur. D'autant plus que c'était moi qui en avais la garde, à présent. Depuis que mon ex nous avait abandonnés, tous les deux. Mon cœur se serra en y repensant.

Suri était le lapin de Tom, à la base. Un type charmant que j'avais rencontré dans un bar toulousain, derrière sa guitare, et qui m'avait tout de suite tapé dans l'œil. Le courant était passé entre nous et quelques mois plus tard, nous avions emménagé ensemble dans un petit appartement sous les toits. Tom avait toujours voulu un animal de compagnie, mais il était allergique aux chats, alors pour sa crise de la trentaine, il s'était

offert un lapin. Lapin qui n'avait pas le droit de sortir de sa cage.

— Tu comprends, avec les câbles partout, ce serait dangereux pour lui…

Ce que je comprenais, c'était que ça l'embêtait que l'adorable petite boule de poils puisse mettre K.O un de ses précieux câbles. Comment aurait-il amplifié sa guitare fétiche dans ce cas-là ?

La phrase préférée de Tom pour expliquer les succès de tout le monde à part lui était « C'est tout de la com' ». J'avais alors mis mes études de communication à profit pour m'occuper de sa stratégie de marque et gérer ses réseaux sociaux. Ce faisant, j'avais mis ma propre vie entre parenthèses. En fait, le lapin qui errait comme un lion en cage était devenu une allégorie de ma propre prison. Toute mon existence était consacrée à Tom et sa carrière. Mes efforts avaient commencé à fonctionner. Et quand il s'absentait pour aller jouer dans un bar ou l'autre, je m'empressai de libérer Suri et de lui offrir quelques heures de liberté. Tom, quant à lui, avait pris un autre genre de liberté.

Et la chute avait été douloureuse. Très douloureuse.

Je gérais son compte pro, mais un jour, il avait oublié de déconnecter son compte perso. C'était là que j'avais vu le message. Une groupie avec qui il avait visiblement partagé plus qu'un selfie…

J'avais passé la nuit dehors. À force de me consacrer

à lui, j'avais délaissé mes « copines » qui auraient pu me recevoir en catastrophe et m'héberger au milieu de cette crise. J'avais donc inondé de mes larmes le traversin de l'hôtel.

Le lendemain matin quand j'étais revenue à l'appartement, bien décidée à avoir une explication après une nuit quasi blanche, Tom n'était plus là. Pas plus que ses affaires. Il ne restait en réalité qu'une chose. La cage du lapin. Avec à l'intérieur Suri. *Son* lapin. Et un petit mot glissé entre les barreaux, que Suri avait commencé à grignoter joyeusement « Avec les tournées, je ne pourrais pas le garder. Prends soin de lui. »

Comme s'il avait senti mon mal être, Suri bondit hors de sa cage et se tourna vers moi, relevant ses oreilles vers l'avant, avant de sauter sur le canapé pour se lover tout contre moi, façon poulet rôti. Je glissai machinalement mes doigts dans son pelage tout doux, et il commença à émettre de petits bruits de bouilloire fort satisfaisants qui n'étaient pas sans rappeler le ronronnement d'un chat. Comment pouvait-on abandonner un petit être aussi craquant ? En plus, il n'était vraiment pas contrariant. Il dormait toute la journée.

Je restai le câliner un moment, balayant la pièce du regard. Au moins, chez ma grand-mère, Suri était libre de se promener dans la maison, comme un chat ou un

chien. Il n'avait d'ailleurs jamais manifesté d'intérêt pour le moindre câble.

Dans le salon-salle à manger, le papier peint floral et délavé était masqué par des étagères débordant de livres. Ma grand-mère avait toujours été une grande lectrice. On aurait pu croire que c'était son moyen à elle de s'évader, mais en réalité, elle ne lisait que des livres traitant de la Bretagne, fiction ou non. Son amour pour sa région était également visible aux cadres de phares et autres paysages marins qui ornaient les murs de la salle à manger. Même la nappe cirée de la table ronde représentait de gros crabes orange, dont les pinces me faisaient frémir depuis que j'étais toute petite. Et non, elle n'avait pas changé de nappe depuis. « On faisait de la qualité, à l'époque, ma bonne dame ».

Je sursautai quand Suri se mit à claquer des dents, ce qui lui arrivait parfois au milieu d'une séance de caresses pour exprimer son contentement. Je n'avais jamais vu un animal aussi câlin. Et son pelage était si doux ! Bien plus que celui d'un chat. En nous quittant, Tom ne savait pas ce qu'il avait perdu.

La voix de ma grand-mère s'éleva :

— Kathleen ! J'ai terminé avec la salle de bains !

Souhaitant une bonne nuit à Suri, j'allai embrasser ma grand-mère et je me préparai à aller au lit à mon tour. Une fois ma routine du soir effectuée, je regagnai à contrecœur l'ancienne chambre de mon grand-père,

emporté par la maladie des années plus tôt. La pièce s'apparentait à un cagibi. J'aurais encore préféré dormir au salon que dans cette chambre exigüe qui sentait la poussière – à l'inverse du reste de la maison, absolument impeccable – et à laquelle ma grand-mère avait toujours refusé de toucher.

Au mur, de vieux cadres représentaient des photos d'école ou des parties de chasse. L'almanach de l'année de son décès y était encore punaisé.

Je grimaçai en m'installant dans le petit lit une place.

Le sommier grinça. Mais je serrai les dents.

Après tout, je n'étais là que pour quelques semaines.

Le temps de rebondir.

3.

Le lendemain, samedi, on sonna à la porte en fin de matinée, alors que ma grand-mère et moi nous préparions à partir pour la crêperie.

— À cette heure-ci, c'est sûrement Gérard ! s'écria ma grand-mère depuis sa chambre. Tu peux lui ouvrir ?

Je dévalai à la hâte les marches en bois de l'escalier menant au rez-de-chaussée et m'arrêtai dans un élégant dérapage – vive les chaussettes – juste avant la porte d'entrée. Je l'ouvris à la volée et constatai que ma grand-mère avait raison – comme toujours. Sur le pas de la porte se tenait le facteur. Gérard. Gégé pour les intimes. C'était le seul postier que j'aie jamais connu à Kerignac. Il faisait pleinement partie de la vie du village.

Gérard me connaissait depuis que j'étais haute comme trois pommes. Et il se faisait un malin plaisir de me le rappeler à chaque fois, à grand renfort d'anecdotes bien gênantes sur mes espiègleries d'enfant ou mes frasques d'adolescente.

Si mon visage s'illumina en le voyant, son sourire à lui diminua légèrement. Il s'empressa de remettre sa casquette et lança :

— Kathleen ! Je ne savais pas que tu étais de retour ! Tu es venue en vacances ?

— Euh… on peut dire ça.

Je n'avais pas vraiment envie de m'étendre sur mon échec professionnel.

Nous échangeâmes quelques banalités, puis il demanda avec une nonchalance feinte, en se tordant le cou pour voir derrière moi :

— Soizig n'est pas là ?

Je masquai un petit sourire. *Évidemment…*

C'était de notoriété publique dans le village : bien qu'il ait une dizaine d'années de moins qu'elle, Gérard avait toujours eu le béguin pour ma grand-mère. Mais mon grand-père avait fait sa demande avant, et le pauvre Gérard avait enchaîné toute sa vie les conquêtes de quelques mois, sans jamais se caser. À présent que mon grand-père n'était plus là, le brave postier passait de plus en plus fréquemment chez ma grand-mère. Même quand il n'y avait pas lieu de le faire…

— Elle se prépare pour la crêperie. C'est pour un recommandé ? demandai-je.

— Euh… pas exactement, répondit-il, ses joues se colorant légèrement.

Ça ne pouvait pas être un paquet, car ma grand-mère ne commandait jamais rien. Il sortit alors quelque chose de la sacoche de son vélo.

— De toute ma carrière de facteur, j'avais encore jamais vu ça ! s'exclama-t-il.

Je compris ce qu'il voulait dire en prenant en main l'enveloppe parcheminée scellée par un cachet de cire à l'ancienne. On aurait dit qu'on avait fait un bond dans le temps. Dans la cire, le sceau avait laissé le monogramme « PC ».

Je fronçai les sourcils. *PC ?*

— Oh… oui on peut dire que c'est… original !

J'entendis alors la voix de ma grand-mère s'élever dans l'escalier :

— Qu'est-ce que c'est, *ma merc'h* ?

— C'est Gérard. Il a une lettre pour toi.

— Si c'est les impôts, tu peux les mettre au feu ! rétorqua-t-elle en arrivant en bas.

Je souris. Ma grand-mère avait toujours été très vindicative envers les différents organismes qui lui prélevaient de l'argent. « Ça sert à quoi de travailler si on nous prend tout ? »

— Je ne pense pas que ce soit les impôts… ou alors les Finances publiques ont sacrément changé de charte graphique, répondis-je en lui tendant l'enveloppe de belle facture.

Ma grand-mère adressa à peine un regard à Gérard, qui s'était raidi sur le paillasson et avait à nouveau ôté sa casquette. En voyant les lettres PC, elle ouvrit grand les yeux et s'empressa de décacheter l'enveloppe.

Elle lut les quelques lignes présentes sur le carton et s'exclama en portant la main à sa bouche :

— *Ma doué*, c'est pas vrai !

— Qu'est-ce qu'il y a, Soizig ? Une mauvaise nouvelle ? demanda Gérard d'un air inquiet.

Mais ça m'aurait étonnée. Ce n'était pas exactement la forme à laquelle on s'attendait pour un faire-part de décès. De mariage, à la rigueur…

— C'est Philippe !

— Philippe ? nous demandâmes en écho le facteur et moi.

— *Cadic*, précisa-t-elle comme si nous étions de parfaits crétins.

Ma grand-mère faisait partie des « Cadettes », ces fans absolus de Philippe Cadic, un auteur de polars locaux. Il y avait beaucoup plus de Cadettes que de Cadets, et le féminin l'avait emporté sur le masculin, une fois n'était pas coutume. Eh oui, elle l'appelait « Philippe », comme s'ils avaient élevé les vaches ensemble.

— Il m'invite à la soirée de lancement de son nouveau livre, jeudi, avec une poignée d'autres fans

triés sur le volet ! s'extasia ma grand-mère.

— Je ne savais pas que Cadic organisait de telles soirées, s'étonna le postier.

Je vis son visage s'assombrir. Les deux hommes avaient une soixante d'années, et il était certain que Cadic était un concurrent sévère, sur le papier. À un détail près, que Gérard s'empressa de rappeler, comme si de rien n'était.

— Je crois que *sa femme* n'aime pas trop recevoir…

Je retins un sourire en coin.

— Et il habite loin ? demandai-je d'un ton ingénu.

— Tout le monde sait où il vit… maugréa Gérard.

— Vraiment ?

Et voilà que ma curiosité naturelle refaisait surface. Je ne connaissais pas vraiment cet auteur. Hormis auprès du club du troisième âge, je n'étais même pas sûre qu'il bénéficie d'une quelconque notoriété. Mais une folle envie de savoir où il habitait me démangeait soudain. Je n'aimais *pas* ne pas savoir.

— Il a une propriété dans les bois de Nevez, précisa ma grand-mère.

— C'est à Plouguen. À quinze minutes d'ici en voiture. C'est sur ma tournée. Tu passes derrière l'église, et ensuite tu tournes à droite, puis…

Je décrochai totalement des explications du postier.

J'imaginais déjà un auteur torturé vivant reclus dans

son manoir, passant ses nuits à noircir des pages et des pages, donnant vie à des univers…

Quand je me reconnectai à la conversation, ma grand-mère soupirait d'un ton rêveur :

— N'empêche, une soirée… ! Ça n'était jamais arrivé avant. Philippe est très discret. Il n'aime pas trop la foule. Ça doit être une idée de son nouvel éditeur. Apparemment, il a de grands projets pour lui. Et c'est tant mieux. Philippe mérite d'être bien plus connu que ça. C'est un vrai génie !

— Hum hum… intervint Gérard. Je vais y aller, hein, je dois continuer ma tournée.

— Bien sûr, minauda ma grand-mère. À bientôt, Gérard. Et merci de nous avoir remis la lettre en mains propres !

Le postier rougit et tourna les talons, puis enfourcha son vélo et disparut. Je refermai la porte. Ma grand-mère plaqua la lettre contre son cœur et s'exclama :

— Il va me falloir une robe, pour la soirée !

— Une… robe ? balbutiai-je.

De toute ma vie, je n'avais jamais vu ma grand-mère en robe. Hormis sur ses vieilles photos de mariage en noir et blanc. Elle ne mettait que des pantalons. Et le plus coloré possible. Histoire de jurer un maximum avec ses hauts et ses cheveux. Tout le monde à Kerignac était habitué à ses facéties vestimentaires.

— Eh bien oui, une robe, *gast*. Ce vêtement léger d'un seul tenant qu'on porte quand…

— Oui, oui, je vois très bien ce qu'est une robe, mamé.

À vrai dire, je n'en portais jamais moi-même. Avec ma silhouette athlétique et mes larges épaules de nageuse – bien que je n'aie jamais fait de natation de ma vie –, je trouvais que ça ne m'allait pas. Mais ça ne m'empêchait pas de trouver les robes jolies, sur les autres.

— Tu sais ce qu'il nous reste à faire, la semaine prochaine, fit-elle avec un grand sourire.

Je clignai des yeux, stupéfaite.

Si on m'avait dit qu'un jour, je ferais du shopping avec ma grand-mère…

4.

Le lundi était le jour de fermeture hebdomadaire de la crêperie. C'était donc notre seul créneau pour aller faire les boutiques. Je n'avais pas d'amour particulier pour la chose.

Il va falloir être efficaces, pensai-je en me garant dès l'ouverture sur le parking du centre commercial de Guermelin, la grande ville la plus proche. Et je compris vite que ça ne serait pas gagné.

Nous n'avions pas fait quelques pas dans la galerie marchande que ma grand-mère s'arrêta, les poings sur les hanches, devant une vitrine colorée. Elle pencha la tête sur le côté.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en désignant un mannequin.

— Ça ? C'est un crop top, mamé.

— Un scrotum ? répéta ma grand-mère, un peu trop fort.

Elle était un peu dure d'oreille et s'obstinait à ne pas mettre d'appareils – « Les sonotones, c'est pour les

vieillards » –, ce qui donnait parfois lieu à des situations cocasses.

Heureusement, il n'y avait pas grand monde à cette heure de la matinée, mais je sentis quelques têtes se tourner vers nous. J'eus un sourire crispé et je répondis entre mes dents serrées :

— Un crop top, mamé. C'est un petit haut qui dévoile le nombril.

— Oh ? Alors tu veux dire que c'est *volontaire* ? Mais qui a eu l'idée d'inventer ça ?

Peut-être quelqu'un qui a mis son haut préféré au sèche-linge, s'est trompé de programme et a fini avec du 12 ans au lieu d'une taille 40, pensai-je.

Mais je me contentai de hausser les épaules. À ce rythme-là, nous ne risquions pas de trouver de robe à ma grand-mère, ce qui signifiait qu'il nous faudrait remettre ça… et j'aurais préféré éviter !

Nous n'avions pas fait vingt mètres que ma grand-mère s'exclama :

— Ils n'ont pas honte de vendre ça ? Même pour un magasin d'occasion…

Je tournai la tête. Dans la vitrine d'une enseigne à la mode de vêtements *neufs*, les mannequins portaient des jeans troués.

— Je peux leur donner une technique pour lutter contre les mites, poursuivit ma grand-mère. Il suffit de…

— C'est la mode, mamé.

Ma grand-mère me regarda, interloquée.

— La mode ? De vendre des vêtements où il manque des morceaux ?

J'acquiesçai. Jeans troués et crop tops n'avaient jamais fait partie de ma garde-robe, ni à l'époque ni maintenant qu'ils revenaient à la mode, mais je savais les apprécier sur les autres.

— Et ils osent les vendre aussi cher ? s'offusqua-t-elle en regardant une étiquette de prix dans la vitrine.

— Tu ne paies pas ton gruyère moins cher parce qu'il y a des trous dedans… rétorquai-je.

La prenant par le bras, je la conduisis vers le fond de la galerie marchande, passant devant une parfumerie aux effluves odorants. Je me souvins alors que j'arrivais à la fin de mon flacon de parfum. Mais je verrais ça plus tard… Je poursuivis vers un magasin vendant des vêtements plus adaptés à l'âge de ma grand-mère. Du moins, normalement. Mais dès qu'elle mit les pieds à l'intérieur, je m'aperçus que j'avais commis une grave erreur.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama-t-elle au bout de deux rayons. On dirait des *pilhoù* qui sortent d'un vieux grenier miteux.

— Mamé… parle moins fort…

Je regardai, mortifiée, la pauvre vendeuse faire comme si de rien n'était tout en passant une robe sur un cintre. Elle devait forcément entendre les remarques de ma grand-mère sur la collection *vintage* de l'enseigne. Après de longues minutes de torture, j'éprouvai un réel soulagement quand ma grand-mère annonça toujours aussi fort :

— Rien de bon ici. On y va.

J'étais déjà en train de chercher sur mon smartphone où se trouvait le magasin de prêt-à-porter féminin le plus proche, en dehors de la galerie, quand ma grand-mère me tira par le bras.

— Ah ! Viens par ici, *ma merc'h* !

Je relevai la tête, étonnée. Dans mon souvenir, il n'y avait pas d'autres boutiques de vêtements dans la galerie. Ma grand-mère désignait une robe à paillettes roses dans une vitrine. Le mannequin portait une perruque assortie.

Je restai figée, interdite.

— Mamé, c'est… une boutique de déguisements.

— Tut tut tut. Je ne veux rien entendre. De mon temps, les gens portaient ça en soirée…

Et elle me traîna dans le magasin.

— Oh, regarde cette robe rouge à paillettes ! Elle est magnifique, n'est-ce pas ?

— Euh… mamé, tu ne penses pas que ce serait un peu trop… voyant ?

— Voyant ? Mais c'est justement ce que je veux ! Je veux briller comme une étoile ! fit-elle en faisant un geste emphatique de la main. J'hésite avec la robe du mannequin.

Pendant plusieurs minutes, elle continua son tour. Les robes à paillettes de toutes les couleurs s'entassaient dans le panier à roulettes que j'avais pour mission de traîner tandis qu'elle le remplissait allègrement.

— Je peux vous conseiller ? demanda le vendeur d'un ton affable au bout d'un certain temps. C'est pour une soirée déguisée ?

Oh oh… Ma grand-mère lui jeta un regard noir et répondit d'un air digne :

— Une soirée, tout court. Mais je me passerai de votre aide, merci. Je suis avec ma petite-fille.

Petite-fille qui n'approuve pas du tout ses choix, mais passons…

Je cherchais désespérément une robe qui plairait à ma grand-mère tout en étant un peu plus discrète. Soudain, j'aperçus une robe noire classique.

— Oh ! Regarde celle-ci, mamé ! Elle ne te plaît pas ? On dirait celle d'Audrey Hepburn dans *Diamants sur canapé*. Elle est chic et intemporelle.

— Une robe noire ? Mais je ne veux pas avoir l'air d'aller à un enterrement !

— D'accord, mais… tu ne voudrais pas quelque chose de plus… sobre, quand même ? Comme cette robe verte ? tentai-je en la voyant se diriger vers les cabines d'essayage.

— Verte ? Quelle idée ! Je ne veux pas ressembler à une salade !

Je m'assis devant les cabines d'essayage, dépitée.

Je ne voulais pas que ma grand-mère se ridiculise à sa soirée, et en même temps, quand elle avait quelque chose en tête, c'était difficile de lui faire entendre raison. Ce n'était pas un mythe : les Bretons étaient particulièrement obstinés.

Elle sortit vêtue d'une robe jaune canari à paillettes.

— Alors, qu'en penses-tu ? Je suis éblouissante, non ?

— Oh… oui, tu es… éblouissante, c'est le mot.

À la façon d'une boule à facettes…

Pendant qu'elle essayait une autre robe tout aussi tape-à-l'œil – de mon vivant, je ne cautionnerais aucune robe à paillettes, dans tous les cas –, j'essayai de trouver des alternatives. Je tombai sur une robe violette avec des motifs floraux. Elle était atroce, et jamais de la vie je n'aurais porté ça. Mais ma grand-mère avait vraiment des goûts particuliers.